
Le train fantôme (IV)

Éric Méchoulan

Number 12, Spring 2007

Lire Leopardi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/414ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Méchoulan, É. (2007). Le train fantôme (IV). *Contre-jour*, (12), 39–47.

Le train fantôme (IV)

Éric Méchoulan

Résumé des épisodes précédents parus dans *Contre-jour* 9, 10 et 11.

Poursuivant une mystérieuse femme qui ne cesse de s'évaporer dans le décor et qu'il est chargé d'abattre, le héros de notre feuilleton usurpe l'identité d'un obscur professeur d'université nommé Éric Méchoulan. Or sa cible, au cours d'un face-à-face ferroviaire troublant interrompu par les réminiscences archivistiques de l'incongru Protago autour du professeur susnommé, lui révèle qu'elle a elle-même tué ce dernier. Le désarroi de notre héros est alourdi d'une tenace envie d'uriner qui lui enseigne la sagesse sceptique et ne trouve à se soulager nulle part dans le train sinistre où il se trouve enfermé avec quelques individus louches. Après s'être finalement vidé à la faveur d'un arrêt miraculeux dans une campagne complaisante, le héros retrouve inopinément la cible mouvante (mais est-ce bien elle, se demande-t-il toujours, et nous avec lui ?) à l'origine de sa mort prétendue. « Comment m'avez-vous tué ? », l'interrogeait-il sans détour à la toute fin du dernier épisode. La réponse se fait attendre, l'atmosphère est moite...

*

Le train ralentissait, ralentissait, semblant à chaque instant prêt à s'arrêter, et pourtant un mouvement succédait à un mouvement, oh pas grand-chose, comme un petit cahot pendant quelques secondes, des secondes qui semblaient s'étirer, tendues à se rompre, puis un nouveau cahot, de nouvelles secondes, les mêmes, encore les mêmes à-coups, de moins en moins perceptibles, pourtant toujours présents, comme si les facultés de perception s'affinaient au fur et à mesure que les mouvements et les bruits se faisaient plus indistincts et presque inexistants, jusqu'à l'instant où l'on sentait que ça allait être pour de bon cette fois-ci, les roues ne repartiraient pas, on s'arrêterait enfin, mais non, notre sensibilité retrouvant ses habitudes animales parvenait à flairer encore un quasi-mouvement, et puis un autre, et puis c'était tout, mais il avait fallu attendre longtemps avant d'en être sûr, de sorte que le temps passé à guetter le minuscule cahot suivant aurait bien pu durer presque une éternité ou une vie ou au moins une nuit entière, en tous les cas le temps nécessaire pour que le train reparte et que l'on ne puisse décidément pas faire de distinction nette entre le dernier petit feulement des roues et le bref soupir par lequel s'annonce chaque fois la reprise du voyage. Dans notre wagon, nous semblions tous perdus dans nos pensées, alors que c'était probablement la faim ou la soif qui durcissaient les corps des pauvres personnes qui m'entouraient et elles avaient l'air de tomber dans le temps comme des sacs de cailloux sur un chemin infini. Je sentais leurs odeurs suffocantes qui rendaient plus immédiatement matérielle l'idée de la putréfaction qui nous attendait tous. Ce ne sont pas des moments où l'on élabore des plans de vie immortelle, même déraisonnables et absurdes, car ce qui compte dans ces cas de décrépitude commune tient plutôt au sentiment qu'on ne s'en sortira pas, comme dans un match où la victoire, à laquelle nous avions cru, nous échappe avec une allégresse qui nous transperce. Aurai-je le temps de liquider ma cible ? En aurai-je même le goût avant de me laisser aller moi-même dans les mâchoires de la mort (façon quelque peu grandiloquente de s'exprimer mentalement, je le reconnais, mais on sait bien que les mots, même les mots les plus atroces, nous servent à ne pas vivre ce que nous disons, en tous les cas pas au moment où nous les proférons : il est rare que, énonçant le mot mort, ses

mâchoires nous happent instantanément, si cela était, nous dirions plus souvent le mot amour) ? Le train, par surprise, s'arrêta : nous n'avions pas eu le temps de nous y préparer. Des bruits de bottes sur les gravillons du remblai résonnaient en même temps qu'une sorte de fanfare saugrenue. La porte s'ouvrit avec fracas révélant en face de nous un autre train aux couleurs absurdement vives : des rouges, des verts, des bleus, des jaunes. Nous étions à un croisement d'aiguillages, des rails déviaient de leurs routes ordinaires pour choisir d'autres alliances et des voyages différents, comme, dans la vie, nous sentons bien les rails de nos habitudes (notre train-train quotidien, me permettez-vous de dire) tourner brutalement à la conquête d'autres histoires : en tous les cas, c'est ainsi que nous aimons nous raconter nos existences, à la manière d'une seule grande phrase qui, à coups d'anacoluthes et de métaphores, nous ferait sauter et glisser d'un enchaînement attendu à une rencontre imprévue, reprenant des mots que nous avons prononcés mille fois et les plaçant soudain dans un coin du terrain où ils n'avaient jamais atterri, alors que notre vie n'est pas faite d'une seule phrase, pas plus qu'un pays n'est sillonné d'un seul train et que, par conséquent, la comparaison des aiguillages, des récits et des existences n'offre que le sentiment des bifurcations ratées, des départs manqués et des arrivées abêtissantes. Heureusement, quelques hommes joyeusement uniformés mirent fin à mes frasques mentales en braquant sur moi des doigts impératifs : Toi, là ! par ici, en vitesse ! — s'agissait-il vraiment d'une heureuse interruption ? je me mis instantanément à en douter, tout en obtempérant sans discuter, n'ayant aucun moyen, dans l'état où je me trouvais, de rebuter ces individus au ton ouvertement grossier. Ils prirent avec moi deux hommes avachis, qui semblaient aussi perdus dans le monde réel qu'une compagnie d'actionnaires au milieu d'un potlatch, et une jeune femme blonde à la figure maculée de sang séché. La boue sur ses vêtements traçait des sortes de figures qui ressemblaient aux mots de la loi (mais une loi indéchiffrable et inopérante) — encore une fois, j'étais donc séparé de ma cible : cette histoire finirait-elle jamais ? Une caméra s'approcha de nous, portée par un homme sans regard. Une autre caméra filmait, en même temps, un individu opaque, vêtu d'un costume d'opérette aux galons dorés et au pantalon pailleté

d'argent, qui se mit à montrer ses dents bien brossées à une caméra tout en parlant avec une redoutable vélocité (je le connaissais, comment ne pas le connaître, il était une institution et quelque chose en moi vibra de plaisir, malgré le danger de la situation, tant l'être humain est agité par les soubresauts de la gloire et les contacts avec des célébrités du petit écran, du grand monde ou de n'importe quoi : le Monsieur du Télé-Train qui sillonnait joyeusement le pays, héritier du Ciné-Train de Vertov dans les temps bénis du communisme international et de l'éternel Lucien Jeunesse du Jeu des Mille Francs à l'époque heureuse du capitalisme régional) : Mesdames et messieurs, bonjour ! au milieu des désastres de notre monde, des guerres et des attentats qui font la continuelle Une des derniers journaux télévisés que nous avons encore, risquant nous-mêmes des attaques aussi imprévisibles qu'impitoyables, nous voici arrivés au kilomètre 368 de votre jeu télévisé préféré Qui veut la luuuuuunnnne ?, comme tous les soirs je suis votre serviteur, je m'appelle Sokratès et je cloue de questions des candidats soigneusement sélectionnés dans notre sous-monde habituel, nous avons ce soir dans ces fauteuils d'un noir sinistre, près de notre caravane itinérante, sous le feu de nos projecteurs dialectiques, quatre individus des plus dérisoirement anodins, tout un chacun pourrait se trouver à leur place, et c'est bien ce qui vous fascine derrière vos petits écrans personnels, mesdames et messieurs, le fait que ce jeu soit le plus démocratique au monde, car tout le monde est susceptible de répondre à des questions n'est-ce pas, l'art qui me revient est de savoir lesquelles poser, le plus minable esclave est encore susceptible de redécouvrir les aventures d'un théorème si l'on sait lui en dévoiler les chemins tacites à coups de subtiles interrogations, encore doit-on révéler la puissance du questionneur, car c'est bien par là que sont rétablies les hiérarchies naturelles, hiérarchies qui font que je suis sous vos yeux celui qui cuisine, scrute, sonde, tâte, teste et met à l'épreuve nos vaillants et volontaires candidats que vous pouvez admirer maintenant dans l'angoisse qui les étire et la surprise agréable ou pitoyable qu'ils vont représenter à leurs propres yeux, car ce jeu engage chacun à se découvrir et à se déployer dans des sphères de connaissance qu'aucun ne soupçonnait posséder auparavant, tel est le mystère et le sublime de ce jeu qui nous fait

mériter la beauté lointaine de la lune que vous découvrez en ce moment à l'horizon ou les enfers de son paysage désertique et inhumain, selon les réponses obtenues, commençons donc immédiatement : vous homme avachi numéro un, si l'on vous demande à brûle-pourpoint (même si votre pourpoint est déjà manifestement en piètre état...) à quel titre le fameux Hippocrate recevrait-il votre argent, pour autant que vous en possédiez, si vous alliez le trouver ? L'homme avachi était hagard, ses yeux tournaient très vite comme s'ils jouaient une ronde solitaire et de sa bouche ne sortaient que des morceaux de souffle mâchonnés, à peine audibles, mais à la fin quelque chose comme Médecin parut perceptible. Bravo ! voilà qui est parler, et vous donc homme avachi numéro 2, le grand Phidias, si vous parveniez jusqu'à lui, malgré le misérable état dans lequel vous vous trouvez, à quel titre lui offririez-vous de l'argent, dites-moi ? Le second avachi semblait ne pas même avoir entendu la question, il était assis sur un fauteuil sinistre certes, mais étonnamment confortable, et cela semblait suffire amplement à sa jouissance personnelle de l'instant lorsqu'une gifle assénée par un des gardiens en uniforme le ramena à de plus publics sentiments, et il bredouilla vite quelques mots qui sortaient laborieusement de sa bouche en même temps que des postillons de salive rouge : À titre de sculpteur ? Excellent ! nous avons ce soir des candidats excellents, voyons donc si nous allons continuer en si bon chemin, et en découvrir d'autres qui excellent dans leur excellence, vous jeune dame, pourrez-vous nous dire, si vous rencontriez le brave Platon (un gentil garçon, soit dit en passant, un peu trop discret peut-être) et que vous désiriez louer ses services, à quel titre le feriez-vous ? Ses cheveux blondasses mêlés de sang séché lui pendouillaient sur le visage, mais ils ne voilaient pas son regard manifestement chargé de haine face au sourire imperturbable de notre hilare animateur et elle lui cracha avec joie à la figure ce mot presque incompréhensible, sans que l'on sache si elle répondait à la question ou si elle l'insultait directement, Sophiste ! Deux uniformés la jetèrent aussitôt à terre, marchant de leurs bottes poussiéreuses sur ses mains, frappant de leurs longs bâtons de bois son corps qui se tordait sous nos yeux comme un serpent qui tâche de regagner au plus vite son trou préféré. Excellent ! une épreuve physique permettra

peut-être de sauver notre chère candidate, voici que s'avance notre Maîtresse des jeux d'adresse, dans son beau costume de velours vert, pendant ce temps, notre prochain candidat devra répondre à la question suivante : Si vous rencontriez le professeur Mechoulan, que feriez-vous ? C'était à moi que cette question s'adressait. Mon cerveau ressemblait à un écheveau de fils bariolés, serrés les uns contre les autres, qu'il me fallait dénouer lentement pour arriver à une réponse, mais les fils ne se desserraient pas facilement, ils s'effiločiaient par endroits, comme s'ils allaient casser, ou composaient des nœuds savants à la manière de marins en proie au mal de mer ou d'alpinistes rivés à une paroi narquoise, tout un écheveau de pensées qui montraient bien que dans l'ensemble cela fonctionnait, que perceptions actuelles, souvenirs virtuels, mots du langage quotidien, phrases toutes faites, fragments d'habitudes allaient et venaient le long de ces fils pelucheux sans s'arrêter en aucun point, mais voici, heureusement, que l'écheveau s'allonge comme une pâte molle suspendue par son centre, suivant le principe bien connu depuis longtemps de l'association des idées, l'écheveau se transforme en une sorte de fronde, vous savez on voit cela dans ces rêves où les objets les plus incongrus se fondent les uns dans les autres sans solution de continuité, eh bien l'écheveau empêtré des pensées a pris la forme d'une fronde qui tourne dans le silence de la tête, une fronde pleine d'un caillou bien dur, tout à fait compact, d'un ovale exemplaire lissé par le temps, les vents et quelque rabot céleste, mais qui dit fronde et caillou dit cible et victime, n'est-ce pas ? le caillou donc lancé rencontre un crâne lui aussi ovale et dur, mais d'un ovale moins parfait et d'une dureté moins évidente, puisque le crâne est bientôt fendu sous l'impact, la vie s'en échappe rapidement et le corps géant qui s'en servait pour penser tombe lourdement à terre, la fronde de David a bien surpris tout son petit monde, et le voilà qui tranche le cou de Goliath, lève avec un rire de vaine gloire sa tête par l'écheveau sanglant des cheveux, image d'une tête coupée dans un crâne qui cherche encore à penser, voilà la solution qui s'en vient, trottinant gentiment jusqu'à mes lèvres, répondant enfin à la question de l'animateur sans quoi je vais moi-même me retrouver dans la posture inconfortable de la tête à Goliath : Je devrai le tuer, balbutia ma voix, Voilà qui est parler, dit Sokratès en

souriant, mais vous en avez mis du temps pour en arriver là, vos idées sont rouillées. Les soldats autour sourirent eux aussi, mais à la différence des belles dents blanches de Sokratès, ils offrirent le spectacle pitoyable de dents cariées, jaunes ou noires, on ne peut leur en vouloir, ils n'ont pas vu de dentiste depuis longtemps et, après tout, c'est l'intention qui compte. Bien entendu, nos lecteurs pourraient signaler à Sokratès que notre héros n'a pas dit la vérité : non seulement s'est-il gardé de continuer à prétendre être ce professeur Mechoulan, ce qui se comprend aisément, mais surtout il n'a pas indiqué que le professeur avait déjà été tué. Cependant — méditons un moment sur la question —, si un mensonge ici et maintenant reste sans conteste dans de nombreux instants à venir de nouveau un mensonge, il peut arriver qu'il devienne une vérité, il suffit d'attendre le bon moment et de saisir l'occasion pour retourner le costume du mensonge et révéler le vrai qui s'y dissimulait. Peu d'individus savent demeurer assez patients pour attendre un tel renversement et c'est pour quoi nous avons l'impression qu'un mensonge un jour est un mensonge toujours, mais c'est une grave erreur et nous profitons de ces remarques pour tâcher d'en convaincre nos aimables lecteurs. Le problème dans la vie est que les mensonges et les erreurs abondent, alors que la vérité surgit de façon épisodique : elle nous illumine certes, mais nous aveugle aussi, et nous ne tardons pas à préférer le clair-obscur plus tranquille des inexactitudes et des à-peu-près. Si nous voulions demeurer dans la vérité, il faudrait que nous teignions son vêtement du pigment de l'habitude, mais c'est un pigment de fabrication délicate et d'emploi souvent douteux pour des couleurs trop vives, ainsi la fadeur douce du mensonge nous habille plus facilement et pour plus longtemps. Notre héros aurait pu penser tout cela s'il avait médité nos anciens moralistes, hélas ce n'était pas le cas et il est donc hautement probable qu'il se sera contenté de pousser un soupir de soulagement en contemplant le brillant sourire de Sokratès comme vous l'auriez fait à sa place. Nous allons pouvoir revenir, maintenant, au jeu d'adresse de notre perdante, fanfaronna Sokratès. Maîtresse des jeux d'adresse, à quoi notre délicieuse candidate va-t-elle avoir le bonheur de jouer ? Le jeu s'appelle Le Bain d'Identité, répondit-elle d'un souffle — on aurait dit qu'elle avait éternué. Ce titre me

fit frissonner, je ne sais pourquoi. Il arrive que nous ne posions pas les questions nécessaires parce que nous craignons d'entendre les réponses. Il est même assez rare, en fin de compte, que les réponses trouvent leurs questions dans les cerveaux sciemment embrumés des hommes de mauvaise foi. Nous nous crevons tous les yeux agréablement afin de mieux passer pour Voyants. C'est pourquoi vous nous permettrez de ne pas poser de question à Sokratès, ni sur ce jeu ni sur aucun autre, cela nous évitera de confronter notre héros à une réponse qu'il désire manifestement ignorer puisqu'il se garde bien, lui aussi, de demander quoi que ce soit. Nous nous contenterons de contempler les arbres nombreux autour des aiguillages, leurs variations de vert, du plus pâle des saules maigrelets, presque argentés dans la lumière, jusqu'à la masse plus foncée des chênes et des marronniers. Le vent traverse maintenant les feuillages comme l'étrave d'un bateau invisible sur une mer pas seulement verte, mais aussi verticale, une étrave plongeant dans la vague des feuilles au milieu d'une tempête arboricole. Il y a bien des publicités qui viennent scander les jeux télévisés, pourquoi ne pas s'accorder une pause contemplation ? C'est un des rares services que peut rendre la nature, quand elle existe encore. Il sera toujours temps, au chapitre suivant, de retomber dans le cauchemar des hommes et la bêtise des jours.

[...La suite au prochain numéro...]



Pascal Huot